

JONATHAN
WERBER

LÀ OÙ NAISSENT LES ILLUSIONS



CHARLESTON

JONATHAN WERBER

LÀ OÙ NAISSENT LES ILLUSIONS

1892, New York.

Après un tour de pyrotechnie qui dérape, Jenny Marton, jeune magicienne, voit le théâtre où elle se produisait partir en fumée et toutes ses économies avec. Son seul moyen de s'en sortir ? Résoudre l'enquête que lui a confiée Pinkerton, célèbre agence de détectives privés.

Au Havre, un bateau a disparu et tout son équipage s'est réveillé sur le port sans que personne ne se rappelle rien, si ce n'est d'un monstre à la voix berçante. De plus, le cadavre d'un marin a été retrouvé sur le quai !

Pour élucider le mystère, l'experte en prestidigitation devra s'allier à Alvin, l'hypnotiseur de salle aux méthodes douteuses, et percer le secret de l'énigmatique Jules dont toutes les femmes de la ville parlent avec passion. Elle est loin d'imaginer que cette affaire la mènera au cœur des rouages de l'esprit... et face à un choix qui pourrait changer le monde.

Le nouveau roman de Jonathan Werber nous offre une plongée fascinante dans un XIX^e siècle hanté par les mirages, les chimères et les faux-semblants.

ISBN : 978-2-38529-456-4

21 € Prix TTC France



9 782385 294564

Rayon : Littérature française
Images : Adobe Stock,
Trevillion Images / Drunaa
Design : Constance Clavel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LÀ OÙ NAISSENT
LES ILLUSIONS

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76 boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-456-4
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Jonathan Werber

LÀ OÙ NAISSENT LES ILLUSIONS

Roman



*Ce livre est dédié à tous les explorateurs de l'esprit,
ceux qui n'ont pas peur de sans cesse questionner
les forces invisibles qui guident nos pas.*

« Si nous comprenons les mécanismes propres
au fonctionnement de l'esprit de groupe, il devient
possible de contrôler les masses selon notre volonté
et sans qu'elles en prennent conscience. »

Edward L. Bernays, *Propaganda*

Par une froide soirée, le 9 septembre 1891

IL AVAIT FALLU QU'ILS ARRIVENT AU HAVRE de nuit. Bercé par le bruit des flots couleur encre, Albert ne savait pas si c'était la malchance ou bien le destin qui s'acharnait sur lui, mais tous ses retours au port s'effectuaient alors que le monde était dans les bras de Morphée. Depuis combien de temps n'avait-il pas accosté en dehors des quelques heures précédant l'aube ? Lui-même l'ignorait. Dur de dire si c'était la faute du vent, des vagues ou simplement des lubies des différents capitaines qu'il avait servis. Car, en tant que premier officier, même au sein d'un équipage aussi réduit que celui de *La Rose des flots*, où chacun était polyvalent, il était enjoint à suivre et à répéter les ordres venant d'en haut.

La goélette trois-mâts, devenue son espace de vie depuis plus d'une semaine, mesurait quarante-neuf mètres. Cela paraissait grand quand elle mouillait fièrement dans le port de New York, à côté d'autres petites

gabares incapables de faire la traversée transatlantique. Mais face à l'immensité de l'océan, Albert s'était toujours senti sur un bateau comme sur une petite île mouvante prête à être submergée. Ayant un don pour les mathématiques, sa maîtrise des tables de calculs nautiques impressionnait même les marins les plus chevronnés et il était persuadé que c'était ce qui lui avait permis de décrocher ce juteux contrat pour lequel beaucoup de ses camarades avaient postulé. La seule lacune d'Albert, qui lui coûtait de ne pouvoir être capitaine et d'enfin pouvoir décider d'arriver au port à une heure décente, était sa peur paralysante face à l'imprévu. Son cerveau se pétrifiait au moindre incident et, dans ces moments-là, il ne parvenait qu'à balbutier jusqu'à finir avec la mâchoire pendante, ce qui lui avait valu bien des surnoms peu flatteurs.

Il faut dire qu'Albert n'avait jamais pris la mer en amie, mais plutôt comme un lion à dompter. Son fouet à lui était son aisance avec les chiffres, alors, quand il se trouvait dans des situations où ces talents ne pouvaient plus rien pour lui, c'était la peur qui reprenait le contrôle, et cette dernière avait tendance à éteindre son esprit comme on souffle une bougie.

Néanmoins, aujourd'hui encore, la victoire était du côté de l'homme. La lumière du phare perçant les lourds nuages venus s'étaler sur le pont était un signe qu'il avait su trouver le fil invisible qui reliait les continents et le tirer jusqu'à bon port.

— Larguez les voiles de misaine ! hurla le capitaine Maurice à pleins poumons, avant qu'une quinte de toux ne le reprenne, cadeau des nuits glaciales que réserve la mer automnale.

Les marins, attendant ce signal depuis vingt minutes déjà, s'affairèrent à desserrer les cordages afin de détendre

les cinq rectangles de voilure attachés au mât frontal. L'allure donnée par le vent nocturne ainsi que l'inertie devraient être suffisantes pour que les voiles auriques les portent tranquillement vers la fin de leur périple.

Alors qu'Albert s'activait à l'avant pour aider son équipage, il remarqua que la voile arrière paraissait se détendre aussi, comme si quelqu'un en avait relâché les écoutes bien que personne n'en eût donné l'ordre.

Le brouillard limitait la visibilité et c'est quand il arriva au mât concerné qu'il vit son officier de quart occupé à détacher les cordages.

— Dominique ? Qu'est-ce que tu fiches ? On a besoin de cette voile !

Mais Dominique n'écoutait pas, il semblait complètement absorbé par sa tâche.

— Dominique ? Ma parole, mais t'es demeuré ou quoi ? Ça ne t'a pas suffi de t'enfiler tous les biscuits de mer pour le défi débile de ce midi, tu remets en cause mon autorité maintenant ? C'est encore un pari avec Lublais ? Dès qu'on arrive à quai, vous allez m'entendre !

Au loin, l'église locale faisait sonner ses cloches. Cela ne choqua pas Albert, qui s'était habitué à ce bruit. Mais l'épuisement du voyage s'abattit soudainement sur ses épaules. Cela lui faisait souvent ça le soir, avec les cloches... les cloches... les cloches... qui ne cessaient de résonner de manière intermittente et aiguë. Avant qu'Albert ait pu réfléchir à cette étrange fatigue qu'il s'efforçait de combattre, son officier de quart s'effondra devant lui. Le brouillard était de plus en plus dense et, au lieu de venir au secours de son camarade, Albert fut saisi par la terreur. Sa respiration s'accéléra, la part rationnelle de son esprit hurlait : « Ne reste pas planté là, mon vieux ! Bouge ou on va y passer ! » Ses poumons ne se calmèrent pas, mais au moins parvint-il à se mouvoir, d'abord reculant, puis

faisant demi-tour pour fuir ce qui avait absorbé la force vitale de Dominique. Il courut vers la proue du bateau et, arrivé sur le gaillard d'avant, il se retourna pour faire face à son équipage qui se préparait à accoster.

Le souffle court, il parvint tout juste à articuler :
« Le... Dominique... il a... il y a... »

Son air paniqué suffit à transmettre le message que ses cordes vocales échouaient à faire entendre et son épouvante se propagea rapidement au reste de l'équipage. C'était déjà trop tard. À l'arrière du pont, ce fut le capitaine qui s'effondra sous les yeux médusés de ses marins, et un mousse venu à son aide ne tarda pas à perdre conscience lui aussi. Tous tombaient les uns après les autres, sans qu'on sache pourquoi ou comment. Ceux encore debout cherchaient une échappatoire, reculant, tournant sur eux-mêmes, sans avoir nulle part où fuir à part la mer glacée, ce qui aurait signifié une mort assurée. Dans ce chaos, Albert commença à la distinguer. Cette mystérieuse forme floue, presque transparente, qui s'approchait des hommes avant qu'ils tombent. Ils essayaient de se défendre avec les objets contondants à leur portée, sans succès. Dès que la forme était à proximité d'un des hommes, les jambes de ce dernier se dérobaient instantanément sous lui.

Albert avait entendu bien des légendes marines, mais jamais sur une créature capable de telles prouesses. Était-ce ainsi que naissaient les bateaux fantômes ? Un à un, les membres de l'équipage perdaient connaissance, puis une sirène ou un kraken les entraînait au fond de l'eau pour les transformer en chair à poissons ?

— C'est bon, c'est fini, on peut monter ?

Une voix humaine, inconnue et masculine, avait résonné jusqu'à ses oreilles. Pas un de ses hommes, il l'aurait juré. Était-ce le monstre marin ? Parlait-il français ?

La forme se rapprochait un peu plus de lui à chaque camarade qui finissait sur le plancher. Il serait la dernière victime ou celui qui reprendrait les commandes. Albert toucha son Lefauchaux M1858 qu'il gardait en permanence à sa ceinture. C'était une habitude qu'il avait prise d'un capitaine sous les ordres duquel il avait servi lors de ses premiers voyages. « Un pistolet, ça calme toute idée de mutinerie, ou même de simplement me faire chier. » *Merci, capitaine Bolard*, se dit Albert en sortant l'arme et en ouvrant le barillet pour vérifier qu'elle était chargée. Tuer un monstre marin, voilà qui ferait de lui un héros et lui permettrait enfin d'accéder au grade de capitaine. Tout ce qu'il lui fallait, maintenant, c'était retrouver son calme, car ses mains tremblaient tant qu'il avait l'impression que la crosse allait lui filer entre les doigts. L'excitation réussit finalement à faire taire l'effroi, alors qu'il guettait avec attention les mouvements de la forme invisible. Oui, avec le pistolet, c'était lui le maître, c'était comme ça qu'il en avait toujours été entre l'homme et la nature. Peu importait le poison, les ailes, le camouflage ou la taille titanesque des bêtes qui s'opposaient à lui, l'homme avait toujours triomphé via l'outil, et il n'en irait pas différemment aujourd'hui. Comme pour les femmes, tout était question de méthode et, même si le reste de l'équipage n'était pas d'accord avec lui, il savait que la violence était toujours la solution.

Perdu dans ses pensées, le dernier marin encore debout avait perdu de vue l'emplacement du monstre.

— Montre-toi, sale bête ! hurla-t-il. Albert t'attend !

À nouveau, la cloche de l'église retentit en réponse. Cette fois-ci, il l'interpréta comme un soutien divin, le signe qu'il ne pouvait perdre, car les cieux, descendus étaler leurs nuages sur son bateau, se battaient à ses côtés. Il recula jusqu'à sentir le bastingage dans son

dos, afin d'être sûr que la créature ne puisse l'attaquer par-derrière. Les deux mains tenant le pistolet dont le canon était appuyé contre son thorax, il attendait le moment opportun. Après tout, il n'aurait droit qu'à un tir avant de subir l'enchantement. Un murmure se glissa dans ses oreilles ; il lui vint encore l'idée de dormir, mais l'adrénaline pompant le sang chaud dans ses tympans chassa rapidement le sentiment. Finalement, lorsqu'elle apparut, la forme avait grandi d'un mètre, comme si elle était sur des échasses. Il ne put retenir une déglutition et eut l'impression que la température avait chuté de dix degrés. Le monstre se précipita vers lui. Les yeux fermés pour ne pas subir la peur, Albert tendit son pistolet et tira. L'écho de l'explosion retentit dans la nuit et étouffa le bruit du crâne d'Albert heurtant les planches du navire.

2

New York, peu de temps après

EST-IL POSSIBLE D'APPRIVOISER LA SCÈNE ? Voilà la question qui torturait Jenny Marton alors qu'elle s'apprêtait à en fouler une nouvelle fois les planches. L'heure avant le show mettait son corps à rude épreuve, lui donnant de telles douleurs d'estomac qu'elle avait l'impression que son organe s'autodigérait. « C'est les règles », lui avait-on répété, comme si ces dernières étaient la cause de tous les maux féminins tant qu'on n'avait pas cinquante ans. Même à vingt-neuf ans, elle savait bien que son utérus n'avait rien à voir là-dedans. C'était la peur d'échouer qui lui donnait la sensation qu'une main de géant lui broyait les entrailles. Peu importaient les décorations et dessins de colombes et de lapins dont elle avait tapissé sa loge afin d'en faire un cocon réconfortant, sa voix intérieure semblait tout ignorer pour lui assener des remarques assassines. *Tu vas avoir l'air ridicule, tu ne fais pas le poids face aux grands, tu es une*

imposteur et, ce soir, tout le monde va voir que tu n'es qu'une bonne à rien. La scène, il fallait juste l'atteindre : plus que quelques minutes et la voix s'évanouirait. Elle entendait déjà des bruits venant de la salle, sûrement les spectateurs qui s'installaient. C'était malheureusement moins sonore qu'elle ne l'espérait, mais elle se força à ne pas y penser ; il ne fallait pas alimenter la vilaine petite voix. Son apparence, voilà qui la distrairait habilement.

Debout face au miroir, Jenny s'inspecta à nouveau : la fine couche de poudre de riz lui donnait un beau teint pâle et absorberait toute goutte de sueur qui viendrait à perler, et le fard à joues offrait en contraste de la couleur et de la vie sur ses pommettes. Sur les paupières, les lignes de khôl noir créaient une aura de mystère, renforcée par la pommade brune qu'elle s'était appliquée sur les sourcils afin d'accentuer ses expressions pour que tout le théâtre puisse les distinguer. Il y avait aussi ses longs cheveux blonds parfaitement coiffés en chignon pour ne gêner aucune manipulation, et enfin sa robe flamme, rouge au niveau de ses genoux, orange au niveau de son bassin et jaune au niveau de sa poitrine, qu'elle et sa mère avaient passé tant de temps à coudre afin de créer de subtiles transitions d'une couleur à l'autre. Chez les magiciennes, il y avait deux écoles : celles qui optaient pour la sobriété, essayant de cacher leur féminité pour tenter de se mettre sur un pied d'égalité avec les hommes, et celles qui l'assumaient pleinement. Jenny était de la seconde, car elle savait que, si les femmes devaient ressembler à des hommes pour être estimées par ces derniers, jamais aucune égalité ne serait possible. Et puis les magiciens masculins ne manquaient pas non plus d'extravagance pour se démarquer : nécromant, sage hindou, druide ou bien mage d'un temps ancien. Tous les arguments

étaient bons pour éveiller la curiosité du chaland, alors pourquoi aurait-elle été obligée d'avoir l'air ennuyeuse pour être prise au sérieux ?

Ces questionnements étaient sains, ils parvenaient à assourdir les critiques de son for intérieur. Mince, elle avait repensé à sa vilaine voix. Elle ne put s'empêcher de faire une petite grimace.

— Vous êtes prête, mademoiselle Jenny ? Tout va bien ? Y a du beau monde, ce soir !

Celle qui l'avait tirée de ses pensées avec son français cajun osa ouvrir la porte avant même que Jenny ait eu le temps de lui répondre. Depuis l'embrasure, sa désormais unique assistante arrivait toujours à lui donner le sourire rien qu'avec son grand regard curieux. La bienveillance irradiait de cette belle Louisianaise à la peau ébène, de trois ans l'aînée de Jenny.

— Du beau monde, tu me dis, hein ? répondit la magicienne dans la langue de Molière.

Éléonore lui répétait cela tous les soirs, quoi qu'il arrive. Jenny aimait ce pieux mensonge et savait que cette motivation poussait son assistante à donner le meilleur d'elle-même. Si elle perdait Éléonore, tout était fini. C'était la seule qui acceptait de travailler pour un salaire aussi faible, tout ce que Jenny pouvait lui offrir. Malgré son maigre paiement, elle avait un don pour se rendre invisible et faire briller celle qui était sur scène.

— Ne les faisons pas trop attendre, alors !

La magicienne se força à élargir son sourire et traversa les étroites coulisses avant de franchir le rideau rouge.

Face à elle, les deux cents sièges pliants en bois du théâtre Tony-Pastor l'intimidaient. Jenny pouvait clairement distinguer que seules une cinquantaine de places étaient occupées, le reste était vide à part quelques vestes posées çà et là.

Parmi les visages qu'elle apercevait dans la pénombre, peu de mines sympathiques. Beaucoup d'hommes de tout âge qui la dévoraient du regard à peine était-elle apparue. Sûrement la faute à cette nouvelle affiche mettant en avant sa voluptueuse robe et l'illustrant en train de faire un clin d'œil. Elle avait même dû changer son nom de scène pour « Jenny la sulfureuse ». Une initiative qu'elle n'approuvait pas, mais Tony Pastor ne lui avait pas laissé le choix.

« Ça va faire fuir les couples ! avait-elle rétorqué, les femmes ne voudront plus venir, elles auront l'impression que je veux leur voler leur mari ! » L'homme s'en fichait, il avait la stratégie de la femme et des flammes en tête, et Jenny n'avait d'autre option que de suivre son plan sous peine de se retrouver à nouveau à jouer dans la rue. Au moins les premiers numéros étaient-ils de son cru ; la seule modification du programme à laquelle elle avait cédé était le clou du spectacle.

D'ici là, il fallait conquérir la salle.

— Mesdames, messieurs, vous vous apprêtez à plonger dans un monde qui va dépasser votre compréhension. Ne croyez rien de ce que vous souffle votre bon sens, car mon but est de transformer votre perception en mon jouet. Je vais vous faire entrer, juste le temps de cette représentation, dans une bulle où le réel devient magique. Mais une fois que vous serez sortis de cette salle, tout redeviendra normal. Alors, peut-être votre souvenir pourra vous dévoiler ce que j'ai tenté de vous cacher. Sinon, eh bien, il ne tient qu'à vous de revenir pour percer mes secrets ! En attendant, bon spectacle et bonne chance !

La lumière s'éteignit tandis que Jenny saluait l'assemblée, puis se ralluma une quinzaine de secondes plus tard. La magicienne était au centre des planches avec

dans la main un petit papier cartonné, apparemment banal, qu'elle montra au public. Dessus, on pouvait y voir un roi faisant du vélo et, au-dessus de lui, inscrit en blanc sur bleu, le nom de la marque, déjà iconique, « BICYCLE ».

— Et comme toute magie commence avec une carte, je ne dérogerai pas à la règle. Enfin, quand je dis carte, je veux dire bien sûr...

Le petit carton se déroula, devenant un paquet déconstruit. En tenant la face avant de l'étui, la face arrière vint se placer en dessous, séparée uniquement par le petit rectangle formé par la base, révélant ainsi le patron du réceptacle avant que la colle ne vienne fixer le tout.

— Un paquet de cartes, mais désassemblé et vide. Il ne vaut pas grand-chose et nous n'irons pas loin. Alors...

En quelques mouvements prestes, elle remit les faces en place. Le paquet semblait désormais comme neuf. La partie la plus dure de ce tour était d'enlever délicatement les papiers transparents qui gardaient les parties collantes, mais Jenny s'était assez entraînée pour que le public n'y voie rien.

— Et bien sûr, il nous faut le remplir, mais, pour ça, il faut l'agiter un peu.

Elle secoua le paquet puis sembla l'écouter avant de le secouer à nouveau. Ça y est, elle le savait, la curiosité du public lui était acquise. Il fallait à présent la transformer en ébahissement, mais chaque chose en son temps.

— Je crois qu'il s'est rempli. Vérifions.

Elle mit le paquet à l'envers et en sortit les cartes fraîchement apparues à mi-hauteur avant de les faire revenir à l'intérieur. Quelques applaudissements se firent entendre. Jenny n'avait pas besoin de beaucoup plus

pour se sentir dans son élément, cela lui ferait tenir toute la représentation.

— Bien, maintenant, on va en faire quelque chose, de ces cartes. Car, après tout, il ne faut pas qu'elles aient fait tout ce trajet pour rien.

Rires dans la salle. Les projecteurs électriques braqués sur elle lui donnaient l'impression de frire dans un poêlon, mais elle n'en montrait rien. Tony Pastor avait la conviction que plus la lumière était forte plus les spectateurs étaient éblouis.

— Très bien, je vais avoir besoin qu'un homme du premier rang monte sur scène et prenne une carte de mon jeu magique. N'importe lequel, je ne veux pas influencer.

Ils furent plusieurs à se lever, à s'interroger du regard, puis ce fut finalement l'homme le plus proche des escaliers qui monta. Le volontaire avait un style qui détonnait, pas seulement par son impressionnante moustache qui semblait s'étirer et suivre les bords de sa mâchoire carrée avant de se fondre dans ses cheveux, mais aussi par son accoutrement : une longue veste noire en cuir lui arrivant jusqu'aux chevilles et des gants de la même couleur, qui faisaient ressortir la pâleur et l'excentricité de son visage. Jenny ne put s'empêcher de se dire qu'elle avait de la chance, car il était si atypique que personne ne pourrait penser qu'il s'agissait d'un complice. Elle regretta presque qu'il soit monté maintenant, car il aurait été parfait pour le tour de disparition dans l'armoire, qui arrivait un peu plus loin dans la représentation. Tant pis, il ferait l'affaire pour ce tour-ci.

— Bonsoir, monsieur, merci d'être venu me rejoindre. Comment vous appelez-vous ?

— Edward, mais tous mes amis m'appellent Ed.

— Eh bien, enchantée, Ed. On applaudit Ed pour son courage !

Quelques applaudissements mous se firent entendre.

— Ed, dites-moi, vous aimez les cartes ?

— Ah, je les aime un peu trop selon ma femme. Mais je crois qu'elles, elles m'aiment pas. Vous verriez la malchance que j'ai au jeu. Un vrai désastre !

Rire de l'assemblée un peu plus franc. C'était pour ça qu'il s'était porté volontaire, il s'agissait d'un comique qui voulait goûter à l'attention. Jenny connaissait ce genre d'homme. Pour autant, elle n'était pas intimidée.

— Très bien, Ed. Je vais vous étonner, mais moi, je pense que vous avez de la chance et je vais même vous l'emprunter pour mon tour, car il en nécessite beaucoup. Ça ne vous dérange pas ?

— J'ai pas grand-chose à vous donner, alors, prenez ce que vous trouverez !

Il jetait sans arrêt des coups d'œil au public pour observer si ses petits traits d'esprit faisaient mouche. La magicienne se dit que cet homme serait capable de saboter son tour juste pour obtenir un rire, mais il était trop tard pour faire machine arrière.

— Premièrement, je vais vous demander de bien observer les cartes que j'ai dans les mains et de montrer que, même si elles ont l'air sorties de nulle part, elles sont on ne peut plus banales.

Elle sortit les cartes afin qu'il ne puisse pas examiner le carton truqué, puis les lui remit.

— N'hésitez pas à les montrer au public, dit-elle avec un sourire.

Il regarda les cartes une à une avec attention, ralentissant trop le rythme du spectacle au goût de la magicienne, puis finalement les exhiba.

— Elles sont tout à fait normales, les mêmes avec lesquelles je perds tous les soirs au saloon !

Des gouttes de sueur commençaient à perler sur le front d'Ed à cause de la chaleur des lumières et de sa veste. Lorsqu'il lui rendit les cartes, elle se réjouit qu'il porte des gants, car ses mains devaient déjà être moites.

— Bien, un petit mélange.

Jenny effectua un mélange à l'américaine. Elle coupa les cartes en deux paquets, puis les effeuilla tout en les rapprochant pour n'en former qu'un. Clac clac clac. Cela produisait toujours son petit effet quand elle le faisait debout et sans table.

— Et maintenant, je vais vous demander de tirer une carte, de la regarder, de la montrer au public et enfin de la signer, afin d'être sûr qu'il s'agit bien de la vôtre. Tout ça sans que je regarde, bien entendu. Prenez un stylo.

Jenny fit apparaître l'objet sans effort, et le lui tendit. Ed prit la carte dans le paquet, puis se retourna pour la signer. La magicienne détourna le regard alors que l'homme présentait fièrement au public le « Prout » qu'il avait écrit en énorme sur son huit de carreau. Là encore, il eut droit à des rires de l'assemblée. Jenny ne savait pas ce qui était inscrit, mais elle se dit qu'au moins il savait capter leur attention.

— C'est bon ?

— Oui, c'est signé !

Elle revint à lui avec le paquet en main.

— Bien, maintenant, remettez la carte sans que je regarde.

Alors qu'il glissait la carte dans le tas, Jenny se nota l'interstice où il l'avait placée à l'aide de son petit doigt.

— Mélangeons à nouveau.

En coupant à l'endroit marqué par son auriculaire, Jenny effeuilla le paquet de sorte que la carte d'Ed se

retrouve au-dessus, sans que le public ni Ed n'en prenne conscience. Étape cruciale pour la suite du tour.

— Oh, et puis encore un, on ne sait jamais.

Elle effectua cette fois-ci un mélange à la française, tout en gardant la carte du haut à l'identique.

— Un dernier, Ed ?

— Non, je pense que c'est bon, dit-il. Elle est encore mieux cachée que mon salaire à la fin du mois !

Jenny lui adressa un petit sourire complice.

— Bien, je vous ai entendu, Ed. Vous êtes joueur, que diriez-vous si je vous annonçais qu'il faut prendre des risques quand on parie ?

— Je dirais que vous allez bientôt être fauchée.

— Allons, allons, je crois dans la chance que je vous ai empruntée, Ed, et je suis résolue à le prouver. Vous êtes prêt ?

— Prêt à quoi ?

— À ça !

De ses deux mains, Jenny lança le paquet en l'air bien haut, de manière à disperser les cartes au maximum. Ces dernières s'élevèrent dans un festival de noir, de rouge et de bleu avant de retomber doucement en virevoltant. Alors que les yeux des spectateurs suivaient la parabole des cartes, ils se fixèrent sur Jenny, qui tenait entre ses dents le huit de carreau, toujours signé d'un beau « Prout ».

Elle haletait, les bras en l'air, et ne put retenir un petit clin d'œil au public, qui lui offrit un tonnerre d'applaudissements.

Elle cracha la carte, qui alla rejoindre les autres sur le plancher. Un de fait – c'était parmi ses tours les plus risqués, mais aussi, pour cette raison, celui par lequel elle préférait commencer. Une affaire de tout ou rien. La complexité venait du fait de devoir simultanément caler

la carte placée au sommet du paquet sur son palais tout en projetant les autres le plus haut possible, utilisant la main gauche pour cacher le subterfuge de la droite. C'était un tour d'autant plus difficile qu'elle avait du mal à le répéter chez elle, à cause de la faible hauteur de plafond de son petit appartement. Elle avait seulement pu s'exercer lors des rares répétitions sur scène auxquelles elle avait eu droit avant de débiter les représentations. Jenny savait que, pour continuer de le garder frais dans son esprit, elle n'avait d'autre choix que de le mettre dans son spectacle, quitte à échouer. Voilà où était le dilemme de la magie : à la moindre manipulation ratée, le spectateur sortait de l'univers incroyable dans lequel on l'avait placé. Elle n'avait pas droit à l'erreur. Il n'y en aurait pas ce soir, c'était le contrat qu'elle signait dès cet instant avec elle-même. Les cartes lui parlaient, se glissaient entre ses doigts et devenaient une extension de son corps qu'elle pouvait aisément manipuler. Elle en était sûre, il suffisait de bien commencer le spectacle pour que tout le reste en découle. Plus rien ne lui faisait peur, désormais. Sur scène, elle était dans son élément.

Malgré ces belles pensées, Jenny se mentait, sa douleur dans le bas-ventre le lui rappelait. Il y avait encore quelque chose qu'elle appréhendait, un tour qu'elle ne voulait pas faire, qui ne lui ressemblait pas. Mais il était trop tard pour faire marche arrière, et, bien qu'elle ne fût pas croyante, elle murmura une prière inaudible pour l'assemblée, avant d'entamer son deuxième tour.

— Faites que personne ne meure, s'il vous plaît, je ne me le pardonnerais jamais.

LE RESTE DES NUMÉROS se déroula sans encombre. La lévitation de la princesse Karnac, où elle donnait l'impression de voler, suscita un bel engouement de la salle, bien que le tour soit un classique. La touche personnelle de Jenny consistait à le réaliser sur elle-même au lieu de faire voler une assistante, car l'illusion nécessitait quelqu'un dans l'arrière-scène pour activer le trucage. Habituellement, elle n'avait aucun problème à tenir en gainage sur la petite planche de bois cachée par sa robe, mais la chaleur manqua presque de lui faire relâcher ses jambes et ainsi révéler les limites du support depuis l'arrière du rideau. En cause, les nouveaux spots électriques qu'avait installés Tony dans son théâtre afin de donner « une meilleure lumière ». Un prétexte pour augmenter le coût des places sans pour autant augmenter l'artiste qui se produisait.

Si la paie restait la même, ça n'empêchait pas le directeur de fourrer son nez dans l'enchaînement de ses tours ainsi que dans la communication.